

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

QUATUOR
D'AUTOMNE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Les Ingratitudes de l'amour
Comme une gazelle apprivoisée
Des femmes remarquables

BARBARA PYM

QUATUOR D'AUTOMNE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Martine Béquié
avec la collaboration
d'Anne-Marie Augustyniak



Titre original :

Quartet In Autumn

publié par Macmillan, Londres.

© Barbara Pym, 1977.

Tous droits réservés.

© Christian Bourgois Éditeur, 1988,
pour la traduction française.

© Belfond, 2022.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0622-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

1

Ce jour-là, bien qu'à des heures différentes, ils allèrent tous les quatre à la bibliothèque. Le bibliothécaire, s'il les avait seulement remarqués, leur aurait trouvé un air de famille. Eux le remarquèrent chacun à leur tour, avec ses cheveux blonds qui lui arrivaient jusqu'aux épaules. Cette longue chevelure exubérante, assez déplacée faut-il dire, étant donné la nature du travail et les circonstances, leur inspira des jugements peu flatteurs, mais c'était sans doute qu'ils avaient piètre opinion de leur propre coiffure. Edwin, qui commençait à se dégarnir et à grisonner, avait adopté une coupe très courte – « même les messieurs d'un certain

âge ont les cheveux plus longs de nos jours », lui avait dit son coiffeur – mais elle était facile à entretenir et Edwin la trouvait plutôt seyante pour un homme qui venait de franchir le cap de la soixantaine. Norman, lui, avait toujours eu des cheveux « rebelles », grossiers, hérissés, et maintenant gris acier, qui, dans sa jeunesse, s'étaient obstinément refusés à s'aplatir sur le sommet du crâne et de chaque côté de la raie. Il avait aujourd'hui résolu le problème en optant pour un style médiéval (coupe au bol) assez proche de la *crewcut* américaine des années 1940 et 1950. Les deux femmes, Letty et Marcia, avaient des cheveux aussi différents l'une de l'autre qu'il était possible de l'imaginer vers 1970, époque où la plupart des femmes de plus de soixante ans allaient régulièrement

chez le coiffeur faire entretenir leurs boucles blanches, grises, ou teintées en roux. Les cheveux châtain clair de Letty, qu'elle portait plutôt trop longs, avaient perdu leur éclat et n'avaient pas plus de volume et de tenue que ceux d'Edwin. Les gens disaient quelquefois – moins souvent maintenant, c'est vrai – qu'elle avait bien de la chance de n'avoir pas blanchi, mais Letty n'ignorait pas que des cheveux blancs étaient apparus çà et là parmi les autres, et que bien des femmes à sa place n'auraient pas hésité à faire faire un « shampoing colorant ». Les cheveux de Marcia, courts, raides, sans vie, d'un châtain foncé cruel, avaient subi le traitement impitoyable d'une bouteille du placard de la salle de bains, dont Marcia se servait depuis qu'elle avait remarqué ses premiers cheveux blancs quelque trente ans plus tôt.

S'il existait aujourd'hui des manières moins agressives et plus seyantes de se teindre les cheveux, elle n'en avait pas connaissance.

Maintenant, à l'heure du déjeuner, chacun vaquait à ses occupations dans la bibliothèque. Edwin utilisa l'annuaire clérical Crockford et dut aussi consulter le *Who's who* et même le *Who was who*, car il avait entrepris des recherches sérieuses sur les antécédents et les qualifications d'un certain pasteur qui avait récemment reçu le bénéfice d'une paroisse qu'il fréquentait à l'occasion. Norman n'était pas venu à la bibliothèque dans un but littéraire, car il ne lisait pas beaucoup, mais c'était un bon endroit pour s'asseoir et un peu plus proche que le British Museum où il se réfugiait à l'occasion, à l'heure du déjeuner. Pour Marcia aussi, la biblio-

thèque était un bon endroit, chaud, gratuit, pas trop éloigné du bureau, où il était possible de s'installer si l'on voulait changer de cadre en hiver. On pouvait aussi y rassembler des imprimés et des brochures destinés à informer les personnes âgées sur les possibilités que leur offrait la circonscription de Camden. Maintenant qu'elle avait soixante ans, Marcia ne manquait pas une occasion de se renseigner sur ses droits en matière de voyages en car, repas à prix réduit ou bon marché, coiffure et pédicure, même si elle ne se servait jamais de ces informations. La bibliothèque était aussi un endroit pratique pour se défaire des objets inutiles que l'on ne pouvait pas, à son avis, faire entrer dans la catégorie des ordures destinées à la poubelle. Y figuraient certains types de bouteilles, à l'exception des bouteilles

de lait qu'elle gardait dans une remise du jardin, certaines boîtes, des sacs en papier, et divers autres objets inclassables qu'on pouvait laisser dans un coin de la bibliothèque quand personne ne regardait. L'une des bibliothécaires avait l'œil sur Marcia, mais elle n'en eut pas conscience au moment où elle déposa une piteuse boîte écossaise en carton, qui avait contenu des biscuits à la farine d'avoine « Killikrankie », dans un petit espace bien commode sur l'une des étagères consacrées à la fiction.

De tous les quatre, Letty était la seule à utiliser la bibliothèque pour son propre plaisir et dans le but éventuel de s'instruire. Elle n'avait jamais rougi de lire des romans, mais si elle espérait au début en trouver un qui décrivît le genre de vie qu'elle menait, elle avait fini par se rendre compte que

la situation d'une femme célibataire, sans attaches et vieillissante, n'offre pas le moindre intérêt pour les auteurs modernes. Bien loin était l'époque où elle notait avec espoir sur son carnet « Les livres que j'aime » les titres des romans dont elle lisait les critiques dans les journaux du dimanche, et un changement s'était maintenant opéré dans ses habitudes de lectrice. Faute de trouver ce qu'elle cherchait dans les ouvrages « romanesques », Letty s'était tournée vers les biographies qui, elles, ne manquaient pas. Et comme elles étaient « vraies », elles étaient nécessairement supérieures à la fiction. Pas supérieures à Jane Austen ou Tolstoï, qu'elle n'avait de toute façon pas lus, mais elles valaient certainement « la peine », plus que les œuvres d'un quelconque romancier moderne.

Peut-être parce qu'elle était la seule des quatre à aimer la lecture, Letty était aussi la seule à quitter le bureau pour aller déjeuner. Le restaurant qu'elle fréquentait habituellement s'appelait *Le Rendez-vous*, mais il n'avait rien d'un lieu de rencontres romantiques. Les gens qui travaillaient dans les bureaux voisins s'y pressaient entre midi et deux heures, prenaient leur repas aussi rapidement que possible, et se dépêchaient de partir. Ce jour-là Letty s'était assise à une table où un homme était déjà installé. Il lui avait tendu le menu avec un bref regard hostile, puis on lui avait apporté son café, il l'avait bu, avait laissé 5 pence pour la serveuse, et s'était levé. Sa place fut prise par une femme qui se mit à étudier le menu avec application. Elle leva les yeux, prête sans doute à risquer une remarque sur la hausse

des prix, son regard bleu pâle dérouté par la TVA. Puis, découragée par l'absence de réaction de Letty, elle baissa la tête, se décida pour des macaronis au gratin avec des frites et un verre d'eau. Le moment était passé.

Letty ramassa l'addition et se leva de table. Malgré son apparente indifférence, elle avait remarqué ce qui s'était passé. On lui avait fait des avances. Les deux femmes auraient pu se parler et un lien se serait noué entre deux personnes solitaires. Mais l'autre femme, à présent occupée à calmer sa faim, n'avait plus d'yeux que pour ses macaronis. Il était trop tard pour tenter un geste quelconque. Une fois de plus, Letty avait raté une occasion de faire connaissance.

De retour au bureau, Edwin, qui aimait les douceurs, décapita d'un coup de

dent un jellybaby noir¹. Il n'y avait rien de raciste dans son action ou dans son choix, c'était simplement qu'il préférait le fort goût de réglisse des « babies » noirs aux parfums orange, citron ou framboise des autres qu'il trouvait plus insipides. Mastiquer cette gomme constituait le dessert de son repas de midi qu'il prenait généralement à son bureau parmi les papiers et les fiches.

Quand Letty entra dans la pièce, il lui proposa le sachet de jellybabies, mais ce n'était qu'un geste rituel et il savait bien qu'elle n'en prendrait pas. Manger des bonbons, c'était se laisser aller, et même si elle avait maintenant dépassé la soixantaine, il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne conservât pas une silhouette mince et soignée.

1. Petit bonbon à la gomme.